



HAL
open science

Femmes et production textile à Aššur au début du IIe millénaire avant J.-C.

Cécile Michel

► **To cite this version:**

Cécile Michel. Femmes et production textile à Aššur au début du IIe millénaire avant J.-C.. Techniques et culture, 2006, 46, pp.285-301. halshs-00821277

HAL Id: halshs-00821277

<https://shs.hal.science/halshs-00821277>

Submitted on 8 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

techniques & *culture*

Auteurs

Arnauld
Astruc
Averbouh
Bon
Breniquet
Brun
Charloux
De Miroschedji
Karlin
Langlois
Le Dosseur
Méry
Michel
Procopiou
Provenzano
Quilliec
Rostain
Schlanger
Sternberg
Weller

Spécialisation des tâches
et société



Cécile Michel*

Femmes et production textile à Aššur^e au début du II^e millénaire av. J.-C.

Au début du II^e millénaire av. J.-C., les habitants de la ville d'Aššur organisent des échanges à longue distance avec l'Asie Mineure : les matériaux exportés sont principalement de l'étain, qui arrive de l'est, et des étoffes. Une partie de ces dernières proviennent du sud de la Mésopotamie, tandis que les autres sont produites localement par les femmes et les filles des marchands assyriens. Les tablettes cunéiformes documentant ce commerce permettent de reconstituer la chaîne opératoire depuis la récolte de la laine sur le dos des moutons jusqu'à la vente des étoffes, d'envisager quelques techniques de fabrication et d'analyser l'impact de la production textile sur la vie de ces femmes et dans les relations qu'elles entretiennent avec leurs époux.

Assur, II^e millénaire av. J.-C., Mésopotamie, production féminine, textile.

Les habitants de la cité-État d'Aššur, au début du II^e millénaire av. J.-C., vivent en majorité du commerce. Ils développent des échanges intensifs avec l'Anatolie orientale et s'installent en territoire étranger, à plus d'un millier de kilomètres de chez eux, pour vendre l'étain et les étoffes qu'ils y apportent¹. Grâce aux archives privées des marchands assyriens retrouvées en Asie Mineure, il est possible de reconstituer la chaîne de production textile, depuis la « tonte » des

* CNRS - UMR 7041 - Archéologies et Sciences de l'Antiquité. Équipe « Orient cunéiforme », MAE, 21 allée de l'Université, 92023 Nanterre cedex. cecile.michel@mae.u-paris10.fr

¹ Pour une introduction générale en français à l'histoire de cette période cf. Michel (2001) ; le chapitre 7 (p. 419-511) de cet ouvrage est consacré à la correspondance féminine.

moutons jusqu'à la vente des étoffes². Parmi ces archives figure une correspondance féminine importante, unique à une époque aussi reculée; ces lettres permettent de replacer le tissage des étoffes dans le cadre des activités féminines quotidiennes et de cerner la position sociale des Assyriennes qui les produisent.

Des archives privées commerciales

Aššur et Kaniš, résidences de marchands assyriens

La ville d'Aššur se situe à environ 100 km au sud de Mossul, sur le Tigre (fig. 1). Au début du II^e millénaire, période appelée conventionnellement paléo-assyrienne, c'est une cité-État indépendante dont le chef porte le titre de « représentant » du dieu Aššur, tenant le rôle d'intermédiaire entre son peuple et la divinité souveraine, titulaire de la ville. Il est à la tête de l'assemblée de la ville, désignée par « la Ville », où un petit groupe de notables, parmi lesquels des marchands, détiennent les pouvoirs fondamentaux. L'autre organe de pouvoir, où figurent également des commerçants, l'IIôtel de Ville, est tenu par les éponymes qui exercent aussi des pouvoirs économiques et administratifs³.

Aššur, construite sur un promontoire rocheux, s'étend alors sur une cinquantaine d'hectares et comprend sans doute quelques milliers d'habitants. Le site est fouillé dès le début du XX^e siècle, mais les niveaux de la ville datant du début du II^e millénaire av. J.-C. n'ont été que peu dégagés et les archives y sont rares; seules quelques inscriptions royales ont été retrouvées⁴.

Cette pauvreté en sources textuelles est très heureusement compensée par les nombreuses archives privées de marchands assyriens installés en Asie Mineure, principalement à Kaniš. Paradoxalement, l'histoire de la période assyrienne, de la ville d'Aššur, de son commerce et de ses ressortissants provient de cette documentation retrouvée à un millier de kilomètres de là. Le site de l'ancienne Kaniš, à 21 kilomètres au nord-est de la ville moderne de Kayseri (fig. 1), est l'objet de fouilles régulières depuis le milieu du XX^e siècle⁵. Le site

² Le travail de la laine et de la production textile a été abordé d'un point de vue surtout lexicographique par Veenhof (1972).

³ Pour une étude des institutions d'Aššur au début du II^e millénaire, cf. Larsen (1976) et Dercksen (2004a).

⁴ Pour une bibliographie générale et raisonnée de la documentation paléo-assyrienne, cf. Michel (2003); les documents inscrits retrouvés à Aššur sont traités dans le chapitre 2.1. (p. 121-123).

⁵ Pour une présentation générale du site de Kültepe, l'ancienne Kaniš et de ses découvertes archéologiques, cf. Özgüç (2003).

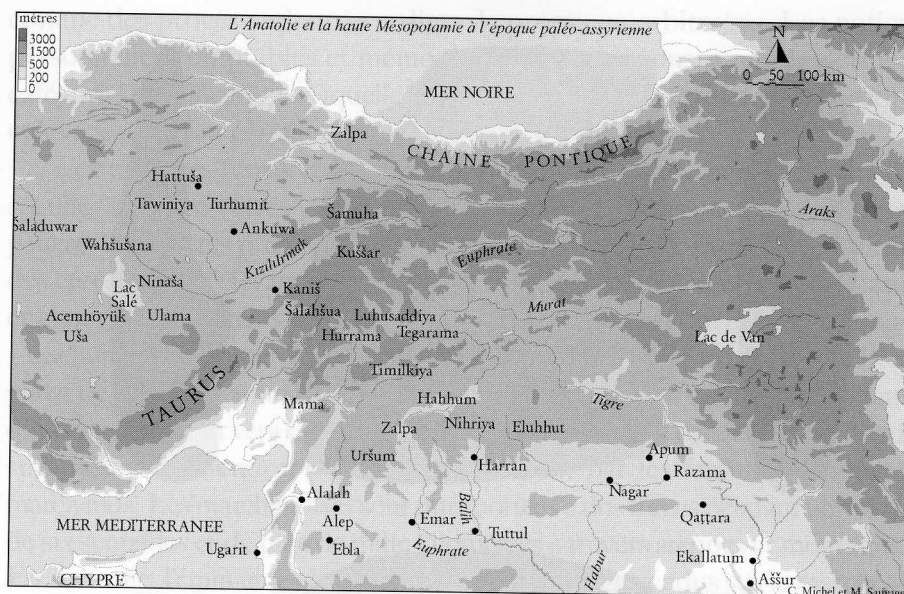


Fig. 1. Carte de l'Anatolie et de la haute Mésopotamie au début du I^{er} millénaire av. J.-C.

a livré à ce jour 22 400 tablettes cunéiformes découvertes dans le quartier des marchands assyriens installés dans la ville basse, appelé *kārum*⁶. Ce terme désigne également le comptoir commercial, dont l'office central, géré par une assemblée, est organisé sur le modèle du gouvernement d'Aššur. Les habitants assyriens de Kaniš utilisent les produits locaux et se sont parfaitement adaptés à leur nouvel environnement. Si l'on n'avait pas retrouvé leurs tablettes, il aurait été impossible de détecter leur présence en Asie Mineure.

Le commerce assyrien documenté par les textes

Les archives comportent principalement trois types de textes⁷. Tout d'abord, des lettres privées échangées entre les Assyriens de Kaniš et leurs familles et collègues demeurés à Aššur ou installés dans d'autres comptoirs commerciaux d'Asie Mineure fournissent de riches informations sur l'organisation du commerce mais aussi sur les affaires domestiques ou la vie quotidienne (fig. 2). Les documents à valeur juridique regroupent d'une part des contrats commerciaux variés et divers contrats familiaux, et d'autre part différents documents judiciaires,

⁶ L'inventaire des tablettes cunéiformes retrouvées à Kaniš est publié par Michel (2003 : 1-118).

⁷ La typologie de la documentation paléo-assyrienne a récemment été analysée par Veenhof (2003a).

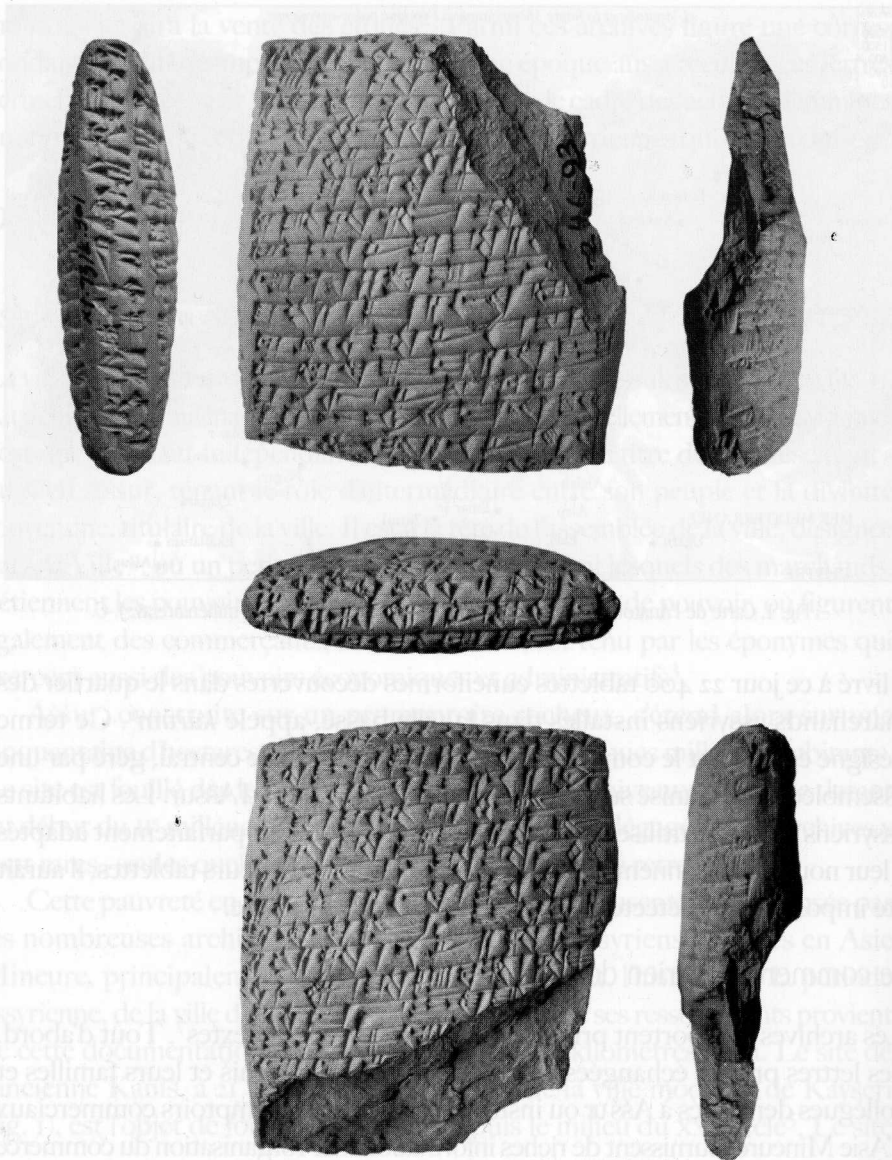


Fig. 2. Lettre Kt 93/k 301 expédiée par une femme à un marchand (photo : C. Michel).

comme des procès-verbaux, verdicts de procès ou arbitrages. Les notices personnelles comptables et mémorandums divers constituent la dernière catégorie, classification à laquelle il faut ajouter les étiquettes d'argile inscrites et les sceaux, dont certains portent une inscription.

Les tablettes retrouvées à Kaniš illustrent principalement le commerce régulier instauré entre Aššur et l'Asie Mineure. Le sous-sol mésopotamien, pauvre en matières premières, offre en revanche une terre propice à la culture des céréales et à l'élevage ; ses habitants importent donc métaux et minéraux et exportent en échange leurs produits issus de l'agriculture et de l'élevage. Le schéma du commerce assyrien a pu être reconstitué de manière détaillée à partir de la documentation écrite (Larsen 1967 et Veenhof 1988). Les habitants d'Aššur emportent vers l'Anatolie de l'étain, originaire de l'est, et des étoffes du sud mésopotamien, ou produites localement par les femmes et filles de marchands. Les marchandises sont transportées à dos d'ânes pendant un voyage de six semaines et de plus de mille kilomètres à travers steppes et montagnes. En Anatolie, l'étain et les étoffes sont, pour une part, vendus sur le marché de Kaniš, et pour le reste, expédiés dans d'autres comptoirs commerciaux où ils sont négociés contre de l'or et de l'argent. Une fois à Aššur, l'or, métal précieux par excellence, est thésaurisé ou permet d'acheter l'étain aux Élamites ; l'argent sert à financer de nouvelles entreprises commerciales (fig. 3).

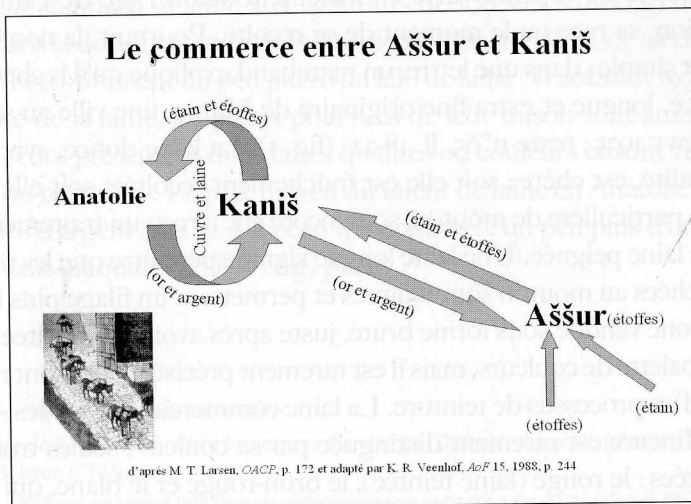


Fig. 3. Schéma du commerce entre Aššur et Kaniš.

Les archives privées de Kaniš appartiennent essentiellement à des Assyriens et documentent principalement le commerce à longue distance entre Aššur et Kaniš et les denrées circulant entre ces deux points (étain et étoffes), ainsi que le commerce interne à l'Anatolie auquel les Assyriens participent. Les données relatives aux étoffes portent, pour l'Anatolie, sur l'élevage des ovins, la commercialisation de la laine et des étoffes et, pour Aššur, sur la production des étoffes et documentent de sporadiques périodes de pénurie en matières premières. D'autres sources permettent de compléter ces informations, comme les archives de Mari et de Chagar Bazar, postérieures de quelques dizaines d'années.

La laine

La laine est l'un des éléments de base de l'économie mésopotamienne ; principal sous-produit de l'élevage, elle figure parmi les produits les plus fréquents du commerce local au Proche-Orient ancien. Dans les textes, la laine est mentionnée au poids ou à l'unité, sous forme de peaux laineuses. Les plus petites quantités citées, de l'ordre du demi-kilo, concernent des livraisons pour la confection d'une ou de quelques étoffes. Mais la plupart des textes font état de quantités de laine comprises entre 5 kg et plusieurs centaines de kilos ; ces documents relèvent alors d'opérations commerciales internes à l'Anatolie.

La qualité de la laine varie énormément selon l'âge de l'animal, son alimentation, sa race ou le moment de sa récolte. Pourtant, la nomenclature utilisée est simple ; dans une lettre, un marchand explique qu'il recherche de la laine douce, longue et extra-fine originaire de Mama, une ville au sud-est de Kaniš (Lewy 1935 : texte n° 65, ll. 18-22) (fig. 1). La laine douce, synonyme de bonne qualité, est chère : soit elle est fraîchement récoltée, soit elle provient d'une race particulière de mouton, soit encore elle a reçu un traitement — sans doute une laine peignée. Une laine longue signifie peut-être que les mèches de laine arrachées au mouton sont longues et permettent un filage plus facile. La laine est donc vendue sous forme brute, juste après avoir été récoltée. Il existe une riche palette de couleurs, mais il est rarement précisé si elles sont naturelles ou issues d'un processus de teinture. La laine commercialisée par les Assyriens en Asie Mineure est rarement distinguée par sa couleur ; seules trois teintes sont attestées : le rouge (laine teintée), le brun-rouge et le blanc, qui sont des couleurs naturelles.

Du mouton à la laine

Les tablettes de Kaniš ignorent l'élevage et l'agriculture dans la région d'Assur, car cela n'a pas de lien direct avec le mouvement des exportations assyriennes vers l'Anatolie. En revanche, lettres et documents comptables retrouvés à Kaniš font parfois allusion à l'élevage d'ovins en Anatolie où les troupeaux appartiennent tantôt aux palais des cités-États anatoliennes auxquels sont attachés des bergers⁸, tantôt à des particuliers⁹; ils comptent en moyenne une soixantaine de têtes. Le prix de l'animal, selon son âge, son sexe et sa race, varie entre un peu moins d'un siclé et trois ou quatre sicles d'argent (un siclé vaut un peu plus de 8 g).

L'arrachage de la laine sur le dos des moutons a lieu au printemps, par un climat doux, lors du rassemblement des troupeaux. Elle n'est pas documentée par les archives des marchands, mais d'après des sources voisines, on sait que les bêtes sont baignées, mâles et femelles séparément, avant d'être « tondues » afin d'éliminer le maximum d'impuretés et de poussière de leur toison (Cassin 1959: 225-229). Cette opération est répétée plusieurs jours de suite, puis a lieu la récolte de la laine à proprement parler. Au début du II^e millénaire, la laine est arrachée à la main; cette pratique, adaptée aux espèces alors élevées, aurait eu pour avantage de préserver les fibres. Puis la laine est sans doute triée, pesée et rassemblée en ballots¹⁰ avant d'être proposée à la vente. On considère que le rendement standard se situe aux alentours de 100 sicles (800 g) de laine par animal; dans la documentation de la Troisième dynastie d'Ur (XX^e siècle av. J.-C.), certaines bêtes donnent un peu plus d'un kilo de laine (Wactzoldt 1972, p. 17-21).

À côté de la laine, les peaux pourvues de leur toison sont aussi commercialisées; elles présentent différentes qualités ou couleurs et sont vendues par dizaines ou centaines. Le prix moyen du talent de laine en Anatolie (30 kg) est de 16 sicles d'argent (130 g). La peau qui comporte un peu plus d'un demi-kilo de laine vaut un quart de siclé (2 g) pièce.

⁸ La princesse de Kaniš s'est attachée les services d'un berger, Hapuala, chargé de gérer le cheptel du palais (Michel 2001, lettre n°102).

⁹ Le dossier relatif aux activités d'Inbi-Ištar est particulièrement instructif à cet égard (Michel 1997a: 107-109).

¹⁰ Ces opérations sont documentées par les archives royales de Mari (Bardet 1984: 5-10).

Les régions productrices de laine

Les archives retrouvées à Kaniš ne donnent pas d'informations sur la manière dont les femmes d'Aššur se procurent la laine pour confectionner leurs étoffes, ni sur la provenance de cette matière première. Dans les lettres qu'elles expédient à Kaniš, elles évoquent les périodes de pénurie pendant lesquelles elles ne peuvent assurer la production d'étoffes destinées à l'exportation, faute de laine. La laine appelée *šurbu'itum*, provenant d'animaux élevés dans les monts Hamrin, est particulièrement recherchée pour tisser les étoffes *kutānum* exportées vers l'ouest (Dereksen 2004b).

Les archives royales de Mari permettent de combler ces lacunes ; quelques lettres expliquent en effet la manière dont la laine est acheminée à Aššur et les raisons de sa pénurie récurrente. Dans une missive adressée au roi de Mari, un fonctionnaire propose que la « tonte » des moutons ait lieu, non pas à Aššur, comme à l'ordinaire, mais là où se trouvent les troupeaux, dans le Suhum, région au sud de Mari, obligeant ainsi les habitants d'Aššur à venir se ravitailler en cet endroit (Charpin & Durand 1997 : textes n° 4 et 5) :

« Il faut que la "tonte" (des moutons) du Suhum soit effectuée ici-même, afin que les gens d'Aššur viennent et que ce soit ici-même qu'ils prennent la laine ».

La laine est importée normalement à Aššur « sur pied », les troupeaux de moutons étant amenés jusqu'aux environs de la ville pour y être « tondu ». Cela permet en effet d'économiser le coût du transport de ballots de laine à dos d'âne. Le parcours effectué par les animaux, longeant le Wadi Tharthar, lieu de pâture prospère, permet en outre leur ravitaillement en route. Ce mouvement saisonnier et naturel n'est documenté que parce qu'il devient impossible. La ville de Mari, alors en guerre avec Ešnunna, veut contrôler les populations du Suhum et leurs contacts avec les Assyriens. En plusieurs occasions, alors que la situation politique est défavorable, les pasteurs transhumants venant du Suhum et se dirigeant vers Aššur sont ainsi repoussés chez eux.

Les troupeaux n'arrivant plus à Aššur, la laine se fait rare sur le marché de cette ville et les femmes doivent ralentir ou même arrêter leur production. En ces périodes de pénurie, elles demandent par courrier à leurs époux de leur envoyer de la laine depuis l'Anatolie¹¹ :

« Lorsque tu m'enverras la bourse, ajoutes-y de la laine (car) la laine est rare et chère à la Ville (d'Aššur) ».

¹¹ Michel (2001), lettres n° 304 et 306.

Toutefois, ces envois restent exceptionnels et ne concernent que des petites quantités. En effet, le trajet à parcourir est long et le transport coûteux, alors que la qualité de la laine en provenance du sud mésopotamien est particulièrement appréciée. La renommée des étoffes babyloniennes est due au travail de tissage, rendu sans doute excellent par une laine de toute première qualité¹². L'envoi de petites quantités de laine depuis l'Asie Mineure s'explique cependant par la localisation des principaux marchés de la laine : ils se situent au sud-est de Kaniš, entre le Balih et l'anti-Taurus¹³.

Production et commercialisation des étoffes

Une production textile privée à Aššur

La correspondance féminine comporte des allusions à la confection des étoffes à Aššur, mais les données sont souvent laconiques et les rares détails techniques relatifs à la fabrication sont parfois assez obscurs. Les informations portent sur la quantité de laine à utiliser pour une étoffe, sur des traitements à apporter après tissage ou encore sur la qualité des étoffes obtenues. En revanche, on ne sait presque rien sur les métiers à tisser et sur les techniques de tissage¹⁴. Au moment de son utilisation, la laine subit un deuxième nettoyage, puis elle est peignée pour la débarrasser des dernières impuretés et rendre les fibres parallèles ; plusieurs textes mentionnent des peignes parmi l'achat de menu matériel. Au cours de cette opération, on constate une freinte d'environ 20 à 30 % de la laine originelle. Ensuite, la laine est rassemblée en bandes pour filage au fuseau : d'après les textes de la fin du III^e millénaire, il faut un jour à une travailleuse pour filer un kilo de laine. Comme pour les autres activités relevant de la vie quotidienne, nous avons peu de documentation à ce sujet ; les fouilles des maisons ont livré de nombreux poids utilisés par les femmes soit pour filer, soit pour tendre les fils de chaîne des métiers à tisser.

¹² La correspondance de Mukannišum, à Mari, met en lumière l'usage de laine de Babylone pour la confection d'habits de luxe (Durand 1997 : textes n°134 et 136).

¹³ La laine est négociée dans les villes suivantes : Balihum, à proximité des sources de la rivière Balih, Hahhum, au nord-est de Balihum, Timilkiya, à proximité de la ville moderne de Pazarçık, Mama, au sud de Timilkiya, dans la région de Gaziantep ou Hurrama, dans la région de Göksün. La ville de Luhusaddiya, entre Elbistan et Pazarçık, est également un centre de production d'étoffes ; c'est sans doute dans cette localité que de nombreux troupeaux de la région étaient « tondu ».

¹⁴ Pour ces différents aspects, on peut se reporter à l'article de C. Breniquet dans le présent volume, qui concerne des périodes antérieures.

Selon la documentation disponible, le tissage de la laine à Aššur a lieu à domicile, dans un atelier où travaillent les femmes de la maisonnée, enfants et servantes comprises. Il n'existe pas de référence à une éventuelle production centralisée avec des ateliers dans le palais ou les temples comme cela est attesté en haute Mésopotamie ou en Babylonie. La production d'étoffes serait donc une activité privée; les femmes achètent la matière première, la laine, contre de l'argent et de l'orge.

Qualité de la production privée

On connaît très mal les procédés de tissage des Assyriennes mais on sait que leur savoir-faire est particulièrement apprécié, elles sont capables d'imiter différentes techniques pratiquées dans d'autres villes. D'ailleurs, comme leur production est commercialisée, elles sont jugées sur le niveau technique de leur tissage. Les marchands, présents en Anatolie centrale, savent reconnaître la qualité des étoffes qu'ils reçoivent et, en fonction de la nature de la demande, donnent des conseils en matière de fabrication. L'un écrit à une femme (Michel 2001 : texte n°318) :

« (Concernant) l'étoffe fine que tu m'as envoyée, fabriques-en de parcelles et fais-les-moi porter par Aššur-idi, et je t'enverrai en retour 1/2 mine d'argent. Que l'on peigne une seule face de l'étoffe, on ne doit pas la gratter, son tissage doit être dense. Par rapport aux précédentes étoffes que tu m'as envoyées, ajoute une mine de laine à chacune (de tes étoffes), mais qu'elles restent fines! Que l'on peigne légèrement l'autre face, et si elle est pelucheuse, qu'on la gratte tout comme (s'il s'agissait d') une (étoffe)-*kutānum*! Quant à l'(étoffe) à la façon d'Abarna que tu m'as envoyée, tu ne dois pas m'envoyer de nouveau un tel exemplaire¹⁵! Si tu désires en faire, fabriques-en comme celle que je portais là-bas (à Aššur)! Si tu ne parviens pas à fabriquer des étoffes fines, j'ai appris qu'il y en a beaucoup en vente là-bas, alors achète m'en et envoie-les moi! Une étoffe achevée que tu fabriques doit avoir 9 coudées de long et 8 coudées de large! »

La femme à laquelle il s'adresse sait faire des étoffes fines qui se vendent bien en Anatolie. Puis viennent des conseils techniques pas toujours clairs. Il semblerait que l'étoffe désirée s'apparente à une étoffe grattée. Un tissage dense nécessite plus de laine et rend l'étoffe plus lourde et plus chaude sans pour autant l'épaissir. Enfin, le marchand reproche à sa correspondante de ne pas savoir bien imiter les étoffes d'Abarna; si sa production ne s'améliore pas, il est préférable qu'elle en achète. Finalement, il donne les dimensions correctes d'une étoffe; les données réunies par ailleurs montrent qu'un coupon d'environ 3 ou

¹⁵ Ce reproche semble indiquer que d'autres femmes d'Aššur étaient capables d'imiter ce type d'étoffe.

4 mètres sur un lé de 1,5 m pèse entre 2 et 3 kg (Veenhof 1972 : 89-97).

Une autre lettre envoyée par Lamassi à son époux montre les difficultés de certaines femmes pour produire la qualité d'étoffes requise par les marchands (Michel 2001 : texte n° 303) :

« Lorsque tu te trouvais encore ici, j'avais remis une étoffe épaisse à Aššur-malik, et à son retour, je lui avais remis (en plus) une étoffe de type *kamdum* et 3 étoffes de type *kutānum*. Pourquoi donc, alors que je n'ai cessé de t'envoyer des étoffes, tu ne m'as pas fait savoir si oui ou non on te les a apportées ? Écris-moi (à ce sujet). Quant aux étoffes à propos desquelles tu m'as écrit ceci : "Elles sont (trop) petites et de mauvaise qualité !", n'était-ce pas selon ta propre requête que j'ai réduit leur taille ? Et aujourd'hui, tu m'écris à nouveau pour me dire : "Ajoute dans tes étoffes 1/2 mine (de laine) par pièce". Je l'ai donc ajoutée ! »

Cette femme n'apprécie guère les reproches qui lui sont faits, et se plaint en retour que l'on n'accuse pas réception des étoffes qu'elle envoie en Anatolie.

Volume de la production et commercialisation

Une fois les étoffes confectionnées, les femmes les expédient en Asie Mineure. Elles en confient certaines aux hommes de leur famille, qui effectuent régulièrement le trajet entre Aššur et Kaniš, ou bien elles passent des accords avec divers transporteurs qui, souvent, ajoutent les coupons en surcharge à leur convoi, et n'acceptent alors d'en prendre que quelques unités. Il leur arrive également de remettre leurs étoffes en « prêt de faveur » à un marchand qui les vend en Asie Mineure et conserve le profit de l'opération, tandis qu'elles s'assurent alors du prix de la vente de leur produit, de préférence à un taux élevé.

À leur arrivée en Anatolie, les étoffes sont dédouanées auprès des autorités locales, qui se réservent souvent les plus belles, puis elles sont mises en vente. Certaines sont stockées dans l'attente de leur commercialisation et la gestion d'importants lots n'est pas sans poser quelques problèmes. Il n'est pas rare que, déballant ces stocks d'étoffes pour les mettre en vente, les marchands s'aperçoivent qu'elles sont infestées de mites, et parfois sérieusement endommagées. Le seul moyen dont ils disposent pour combattre les mites consiste à aérer très régulièrement les coupons d'étoffes (Michel 1998). Enfin, la vente des étoffes importées par les Assyriens en Asie Mineure doit parfois souffrir de la concurrence d'étoffes fabriquées localement et vendues bon marché. En cas de crise, et pour stimuler la production d'étoffes assyriennes, les autorités d'Aššur en viennent ponctuellement à prendre des mesures protectionnistes en interdisant à leurs ressortissants de participer au commerce des étoffes de type *pirikannum*, produites localement et bon marché (Michel 2001 : texte n° 199 et Veenhof 2003b : 89-94).

La production totale de l'ensemble des femmes d'une maisonnée serait de plusieurs centaines de pièces d'étoffes fines; mais cette production est nettement insuffisante pour alimenter le commerce des Assyriens en Asie Mineure où plusieurs milliers d'étoffes sont exportées chaque année. Cela expliquerait le nombre conséquent d'étoffes achetées à Aššur aux marchands du sud babylonien. Faut-il de plus envisager l'existence d'une production institutionnelle malgré le silence des textes à cet égard¹⁶? Dans l'état actuel de notre documentation, il semble difficile de trancher; quoi qu'il en soit, les archives des marchands de Kaniš ne semblent s'intéresser qu'à la commercialisation de la production privée.

Une production aux mains des femmes

Concilier activités domestiques et production textile

Les épouses des marchands assyriens et les autres femmes de la maisonnée tissent des étoffes variées¹⁷ servant à vêtir l'ensemble des membres de la famille, mais une proportion importante de leur production textile alimente les exportations vers la Cappadoce. Toutefois ces femmes ne parviennent pas toujours à concilier le temps requis pour la tenue de leur maisonnée et celui qu'elles doivent consacrer à la production d'étoffes destinées à l'exportation. Elles reçoivent alors des lettres peu aimables de leurs époux, insatisfaits du petit nombre des étoffes qui leur parviennent; l'une se justifie ainsi à l'attention de son mari (Michel 2001 : texte n°307) :

« Tu ne dois pas te mettre en colère parce que je ne t'ai pas envoyé les étoffes que tu m'avais (demandées) par écrit. Comme notre fillet[te] avait grandi, j'ai dû faire une paire d'étoffes épaisses pour la carriole. En outre, j'en ai fabriqué pour le personnel de la maison et pour les enfants, c'est pourquoi je ne suis pas parvenue à t'envoyer des étoffes. Je t'envoierai par un convoi ultérieur toutes les étoffes que je parviendrai (à faire). »

Une autre épouse de marchand confirme que la demande est trop importante par rapport à la production (Michel 2001 : texte n°343) :

« Tu m'envoies effectivement sans cesse des versements (d'argent); mais, ici, je ne peux pas t'envoyer chaque fois (en retour) des étoffes qui (sont) lourdes ».

¹⁶ Dercksen (2004a : 15-17), estime que la production textile privée ne suffisait pas à alimenter le commerce, il devait y avoir également une production institutionnelle importante.

¹⁷ On recense une dizaine de noms différents d'étoffes produites par les femmes assyriennes (Veenhof 1972 : 123).

Ces femmes ont des activités multiples qui relèvent non seulement de la vie féminine quotidienne au foyer, mais aussi de chef de famille en charge de la maison, des biens et des personnes qu'elle abrite, comme en témoigne leur correspondance¹⁸. Elles élèvent leurs plus jeunes enfants, les nourrissent, les habillent et leur procurent une éducation à la fois religieuse et morale ; elles enseignent à leurs filles l'art du tissage tandis que les garçons suivent leur père pour apprendre la pratique du négoce (Michel 1997b). Elles doivent également pourvoir à l'entretien aussi bien alimentaire que vestimentaire de leur domesticité, dont elles trouvent le coût élevé. En l'absence de leurs époux, les Assyriennes ont aussi pour tâche d'entretenir le bâtiment qui les abrite avec leur famille : consolider la structure et refaire régulièrement le toit. Comme leur maison sert d'entrepôt pour les marchandises et les documents professionnels, contrats et créances, elles sont tenues de se protéger contre les voleurs. En outre, les femmes d'Aššur sont impliquées dans la firme familiale et tiennent le rôle de représentantes pour leurs maris auprès des collègues demeurés sur place et des autorités d'Aššur. Ce bref inventaire des activités variées des Assyriennes montre qu'elles ne consacrent pas la totalité de leur temps à la production textile.

Des femmes actives, rémunérées pour leur travail

En échange de leurs étoffes, les femmes d'Aššur reçoivent des métaux précieux, or et argent, parfois sous la forme de bijoux, qu'elles emploient pour la gestion de leur maisonnée, mais aussi qu'elles investissent dans des opérations commerciales ou qu'elles font travailler par le biais de prêts à intérêt. Plus elles envoient d'étoffes et meilleure est la qualité, mieux elles sont payées. L'envoi régulier d'étoffes leur assure un revenu stable. Les Assyriennes participent au commerce international, elles travaillent et sont rémunérées. Elles disposent donc de biens en propre, indépendants des capitaux du couple et distincts de leur dot. En dehors de la gestion de sa bourse, la femme est impliquée dans la gestion des biens de son couple ; elle tient ses comptes, justifie toutes ses dépenses et sait ce qui doit lui revenir en propre. L'une écrit ainsi à son époux (Michel 2001 : texte n°344) :

« Tu m'as écrit ceci : "Conserve les bracelets et les bagues qui sont (ici), qu'ils servent à ta nourriture". En réalité, tu m'as fait porter 1/2 mine d'or (par) Ilf-bāni. Quels (sont donc) ces [br]acelets que tu m'as laissés ? Lorsque tu es parti, tu ne m'as pas laissé d'argent (ne fût-ce) qu'un sicle. Tu as dégarni la maison, [et] tu as (tout) vidé. Depuis[s] que tu es p[a]rti, une

¹⁸ Michel (2001), chapitre 7 : «La correspondance féminine», p. 419-511.

famine [terrible] (s'est installée) dans la Ville (d'Aššur) (et) tu ne m'as pas laissé d'orge (ne fût-ce) qu'un litre... Quelle est donc (cette) extravagance pour laquelle tu ne cesses de m'écrire ? Il n'y a rien pour notre nourriture. (Mais) nous, (tu crois que) nous pourrions faire des folies ! J'ai rassemblé ce que j'avais à ma disposition, et je te l'ai envoyé. Aujourd'hui, je vis dans une maison vide ! La saison est là. Veille à m'envoyer l'équivalent de mes [ét]offes en argent sur [ce qui] se trouve dans tes biens, afin que j'achète de l'orge. »

Avec les biens acquis en rémunération de leur travail, elles se procurent de quoi nourrir les habitants de leur maison¹⁹ : elles-mêmes, leurs enfants et leurs domestiques. L'orge est à la base de l'alimentation dans l'ancienne Mésopotamie ; il sert à préparer toutes sortes de farines, pains et gruaux et constitue l'ingrédient principal de la bière, préparée quotidiennement par les femmes²⁰ :

« La saison est là. Fais-moi porter de l'argent afin que l'on t'engrave des céréales avant ton arrivée. Concernant le pain de bière que je t'avais préparé, il est devenu rance ! »

Les femmes d'Aššur ne produisent donc pas l'orge qu'elles consomment quotidiennement et les textes sont muets quant à l'élevage éventuel de quelques bêtes à domicile. Elles achètent en revanche les denrées nécessaires à leur alimentation avec l'argent issu de la vente de leur production textile.

L'Assyrienne occupe une position somme toute très particulière au sein de sa société. Son mari, pour les besoins de sa profession, effectue des voyages fréquents en Asie Mineure, où peu à peu il s'installe, la laissant à Aššur pour des périodes plus ou moins longues. Fréquemment seule, elle assume le rôle de chef de famille et tient donc une place à part au sein de l'entreprise familiale : elle alimente le commerce par la confection d'étoffes destinées à l'exportation et elle est payée en retour. Sa condition sociale est déterminée par la prospérité de la firme familiale et les opérations fructueuses qu'elle réalise. Sa position est renforcée au sein de la société par des dispositions testamentaires particulières : contrairement aux traditions mésopotamiennes, une fille de marchand hérite aux côtés de ses frères. Les prérogatives des habitantes d'Aššur sont d'autant plus grandes que les hommes sont absents ; elles traitent d'égal à égal avec eux.

Conclusion

En définitive, parmi les centaines d'étoffes vendues chaque année par les Assyriens en Asie Mineure, une proportion non négligeable est produite par les femmes

¹⁹ Sur les marchés d'Aššur cf. Dercksen (2004a : 33-39).

²⁰ Michel (2001 : texte n°345). Sur l'alimentation à l'époque paléo-assyrienne, cf. Michel (1997a).

d'Aššur ; elles achètent la laine brute et envoient à leurs époux en Anatolie centrale des produits finis. Ces femmes assurent les différentes étapes de la fabrication : de la préparation et du filage de la laine au tissage et à la finition des étoffes. La variété des tissus confectionnés montre un certain savoir-faire, confirmé par la capacité de certaines d'entre elles à copier le tissage d'étoffes spécifiques faisant la renommée de quelques localités, comme les « étoffes à la manière d'Abarna ». Leur production textile n'occupe toutefois pas la totalité de leur temps dans la mesure où elles assurent de nombreuses tâches domestiques et accomplissent des activités financières.

La production féminine d'étoffes dépasse le cadre domestique; par leurs activités de tissage, ces femmes sont donc directement impliquées dans le commerce à longue distance et participent à la bonne marche de l'entreprise familiale. Elles gagnent de l'argent par leur travail et jouissent d'une position sociale plutôt importante, position qu'elles affichent en se faisant construire de belles et grandes demeures à Aššur ainsi que le suggère l'une d'elles (Michel 2001 : texte n°306) :

« Depuis que tu es parti, Šalim-ahum a déjà construit une maison par deux fois ! Nous-mêmes, quand donc pourrons-nous enfin faire de même ? »

C. M.

Références

Bardet, Guillaume

1984 « Chapitre 1. Textes n°1 à 90 », p. 1-81, in G. Bardet, F. Joannès, B. Lafont, D. Soubeyran et P. Villard, *Archives royales de Mari*, vol. 23. Paris : ERC.

Cassin, Elena

1959 « Le bain des brebis », *Orientalia* 28 : 225-229.

Charpin, Dominique & Jean-Marie Durand

1997 « Aššur avant l'Assyrie », *Mari, Annales de Recherche Interdisciplinaires* 8 : 367-391.

Dereksen, Jan Gerrit

2004a *Old Assyrian Institutions*. Leiden (Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul ; XCVIII/MOS Studies ; 4).

- 2004b «Die Stadt Assur als Wirtschaftsmacht», p. 155-169, in J.-W. Meyer & W. Sommerfeld (éd.), *Politische, Wirtschaftliche und Kulturelle Entwicklung im Zeichen einer Jahrtausendwende. Internationales Colloquium der Deutschen Orient-Gesellschaft 3*. Berlin : Saarbrucker Druckerei und Verlag.

Durand, Jean-Marie

- 1997 *Documents épistolaires du palais de Mari 1*. Paris : Éd. du Cerf (Littératures anciennes du Proche-Orient ; 16).

Larsen, Mogens T.

- 1967 *Old Assyrian Caravan Procedures*. Leiden (Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul ; XXII).
- 1976 *The Old Assyrian City-State and its Colonies*. Copenhagen : Akademisk Forlag (Mesopotamia ; 4).

Lewy, Julius

- 1935 *Tablettes cappadociennes*, vol. 3. Paris : Paul Geuthner (Textes cunéiformes du Louvre ; 19).

Michel, Cécile

- 1997a «À table avec les marchands paléo-assyriens», p. 95-113, in H. Waetzoldt & H. Hauptmann (éd.), *Assyrien im Wandel der Zeiten*. Compte rendu de la 39^e Rencontre Assyriologique Internationale. Heidelberg : Heidelberger Orientverlag (Heidelberger Studien zum Alten Orient ; 6).
- 1997b «Les enfants des marchands de Kaniš» in B. Lion, C. Michel & P. Villard (éd.), *Enfance et éducation dans le Proche-Orient ancien*, Actes de la table ronde de Nanterre, déc. 1997, *Ktèma* 22 : 91-108
- 1998 «Les mites d'Assyrie: Moths in the Assyrian Texts of the Second Millennium B.C.», *Journal of the American Oriental Society* 118 : 325-331.
- 2001 *Correspondance des marchands de Kaniš au début du 1^{er} millénaire avant J.-C.* Paris : Éd. du Cerf (Littératures Anciennes du Proche-Orient ; 19).
- 2003 *Old Assyrian Bibliography of Cuneiform Texts, Bullae, Seals and the Results of the Excavations at Aššur, Kültepe/Kaniš, Acemhöyük, Alişar and Boğazköy, Old Assyrian Archives*. Vol. 1, *Studies*. Leiden. (Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stambul ; XCVII).

Tahsin, Özgüç

- 2003 *Kültepe Kaniš/Niça. The Earliest International Trade Center and the Oldest Capital City of the Hittites*. Istanbul : The Middle Eastern Culture Center in Japan.

Veenhof, Klaas R.

- 1972 *Aspects of Old Assyrian Trade and its Terminology*. Leiden : E. J. Brill (Studia et Documenta; X).
- 2003a «Archives of Old Assyrian Traders», p. 78-123, in M. Brosius (ed.), *Archives and Archival Tradition. Concepts of Record Keeping in the Ancient World*. Oxford : Oxford University Press.
- 2003b «Trade and Politics in Ancient Assur. Balancing of Public, Colonial and Entrepreneurial Interests», p. 69-118, in C. Zaccagnini (ed.), *Mercanti et Politica nel Mondo Antico*. Rome. (Saggi di Storia Antica; 21).

Waetzoldt, Hartmut

- 1972 *Untersuchungen zur Neusumerischen Textilindustrie*, vol. 1. Rome. (Studi economici e tecnologici).